



MÉMOIRES D'UN EUNUQUE DANS LA CITÉ INTERDITE

Dan Shi



Picquier poche

Extrait de la publication

Titre original : *Yige Qinggong taijian de caoyu*

- © 1991, Editions Philippe Picquier,
pour la traduction en langue française et la préface
- © 1995, Editions Philippe Picquier,
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Portrait d'eunuques dans la Cité Interdite

ISBN : 978-2-87730-238-8
ISSN : 1251-6007

DAN Shi

*Mémoires d'un eunuque
dans la Cité Interdite*

Traduit du chinois par Nadine Perront



Éditions
Picquier Poche

Introduction

L'une des premières références aux eunuques apparaît dans un poème intitulé *Hangbo du Shijing* (période des Printemps et Automnes, 722-481 av. J.-C.), poème qui, selon Zheng Kangcheng, exégète de la dynastie des Han, aurait été écrit par l'eunuque Meng Zi, contemporain de la dynastie des Zhou.

A cette époque, seuls les proches serviteurs des épouses du souverain étaient castrés et des hommes entiers travaillaient aussi dans le palais. Jusqu'à la fin de la dynastie des Han occidentaux (206 av. J.-C.-8 apr. J.-C.), les castrés restèrent de simples domestiques, puis avec l'avènement des Han orientaux (25-220), ils commencèrent à être investis de fonctions officielles, à se mêler de politique et à devenir dangereux. Les lettrés, qui jusqu'alors gouvernaient seuls dans l'entourage des princes, accueillirent fort mal leur immixtion dans les affaires de l'Etat.

Ainsi, le lettré Zhu Mu s'insurgeait-il contre leur influence grandissante :

Jadis, les chefs des bureaux du palais étaient des intellectuels, mais, depuis la fondation de notre dynastie, cette tâche incombe aux eunuques. Leur statut n'a cessé de s'élever, ils ont été comblés des plus grands honneurs, décorés des plus hautes distinctions et, depuis

la période Yanping (106-107), ils sont anoblis ou se voient attribuer des charges de fonctionnaires. Leur importance nouvelle les emplit d'arrogance.

Dans le souci de préserver la pureté de sa race et d'être le seul homme à vivre à l'intérieur du palais, l'empereur Guangwu (25-57) avait introduit le péril en sa demeure. A la dynastie précédente, les castrés ne représentaient que la moitié des serviteurs du palais ; à partir du règne de Guangwu, ils le devinrent tous. Guangwu fut le premier à les introduire dans son gouvernement et à les placer à la tête des bureaux du palais. En leur attribuant des fonctions qui étaient jusque-là exclusivement dévolues aux lettrés, il déclencha la guerre entre les uns et les autres ; les lettrés méprisaient ces êtres sans éducation, ambitieux, arrogants et intriguants, qui étaient devenus les intimes du souverain et exerçaient sur lui une influence fâcheuse ; les eunuques, ambitieux et jaloux de leur pouvoir, manœuvraient de leur côté, pour en écarter tous les lettrés qui ne leur étaient pas dévoués et installer leurs fidèles à leur place ; ils démontrèrent rapidement qu'ils étaient les plus forts.

Comme ils étaient chargés de surveiller les ministres et les fonctionnaires, il devint indispensable de leur plaire pour plaire à l'empereur. Pour entrer dans les grâces de ces intermédiaires redoutables qui se contentaient rarement de bonnes paroles, les lettrés durent, outre de grosses concessions, leur faire de gros cadeaux ; ainsi la richesse vint-elle aux eunuques avec le pouvoir.

En dépit des mises en garde, les successeurs de Guangwu confortèrent les eunuques dans leurs nouvelles prérogatives et, à la fin de la dynastie des Han orientaux, ils représentaient déjà une force incontournable qui allait

mettre à mal la plupart des dynasties suivantes, car non contents de participer aux grandes décisions politiques et militaires, les grands castrats eurent souvent la prétention de régner à la place de leurs maîtres.

C'est sous les dynasties des Han orientaux, des Tang et des Ming que leur influence fut la plus grande et la plus désastreuse.

Sous le règne de Daizong (762-779) des Tang, le grand eunuque, Yu Chaoen, chargé des affaires militaires, fut l'instigateur des rébellions antigouvernementales. Sous le règne de Xizong (1620-1627), le chef du palais, Wei Zhongxian, était l'interlocuteur direct des ministres car, après quelques années de règne, l'empereur avait décidé de ne plus donner d'audiences et chargé son grand eunuque de recevoir tous les rapports de ses courtisans. Wei Zhongxian régnait à la place du souverain, décidant lui-même des promotions, dégradations, exécutions, sans qu'un seul membre du gouvernement osât le dénoncer, tant était grande la terreur qu'il inspirait.

Rarement les grands castrats furent plus puissants que sous les Ming dont ils contrôlaient toutes les instances gouvernementales. Chefs des services secrets, ils destituaient les ministres avec autant d'aisance qu'ils les faisaient mettre en place. Ils assistaient à tous les conseils et prenaient les décisions finales. Tous les rapports passaient par eux et eux seuls choisissaient de les transmettre ou non à l'empereur, et lorsqu'ils les transmettaient, ils émettaient leur avis sur les arrêts à prendre ; leur avis avait valeur de décision. Ils créaient les lois, émettaient de fausses ordonnances impériales, choisissaient les gendres, les concubines, et même les épouses des empereurs. Par deux fois, sous le règne de Daizong (1449-1457) et de Wuzong (1505-1521), ils tentèrent de destituer le dauphin pour le remplacer par le

fils d'un prince qui était leur allié. Par deux fois ils échouèrent, néanmoins ces tentatives sont fort révélatrices de la démesure de leur pouvoir et de leurs ambitions. Ils contrôlaient les finances, géraient tous les impôts et toutes les taxes et, à ce titre, ils détournèrent plus de fonds que l'empire n'en eut jamais dans ses caisses. Ils ruinèrent totalement la dynastie.

Le fondateur des Qing, fort de l'expérience désastreuse de ses prédécesseurs, leur interdit, par décret officiel, de se mêler de politique, mais l'empereur Gaozong (1736-1795) les rétablit dans leurs fonctions. A nouveau investis des charges et des titres de noblesse dont ils avaient été dépossédés quelques décennies durant, ils formèrent des cabales qui influencèrent néfastement la politique des Mandchous, et participèrent activement à la corruption de la dynastie, jusqu'à sa chute.

Ainsi que le révèlent les mémoires de Yu Chunhe, ce fut Zhang Lande, le chef du palais de l'impératrice Longyu, l'instigateur des conflits qui opposèrent cette dernière au régent Zai Feng, le père du dernier empereur Pu Yi, et précipitèrent l'empire dans le chaos final. Pour la convaincre de signer une abdication en faveur de la république, il reçut trois millions de taëls d'argent de Yuan Shikai, le futur président, somme colossale à une époque où le salaire moyen d'un eunuque ne dépassait pas dix taëls par mois, mais qui n'était pas exceptionnelle pour un chef de palais auquel on offrait, ou qui détournait, régulièrement des valeurs similaires.

Les grands castrats richissimes se faisaient bâtir des résidences somptueuses dans leur région natale, y achetaient la plupart des terres et, par ces déploiements d'abondance, ils faisaient des envieux dans leur entourage.

Ainsi s'explique la concentration géographique des eunuques dans certains districts du Hebei et autour

de Pékin, à la dynastie des Qing. Les autres, en quantité infime, étaient originaires du Shandong ou de Mongolie.

Les premiers grands castrats venant du Hebei avaient donné aux pauvres de leur région l'idée que, devenir eunuque, c'était devenir riche, idée qu'ils confortaient par des discours alléchants sur les avantages inestimables attachés à leur fonction. Racontant aux affamés des environs qu'il suffisait de se faire émasculer pour souffrir d'indigestion et vivre comme des princes, ils se firent les premiers rabatteurs du palais. Des hordes de pères venaient les supplier d'introduire leurs fils dans cette Cité paradisiaque ; tous n'y firent point fortune, loin s'en faut, mais pour un qui réussissait, c'étaient des milliers qui voulaient tenter leur chance.

Les eunuques de la dynastie des Qing

Les grands castrats puissants et fortunés ne représentaient qu'une poignée d'hommes. Sous le règne de Guangxu (1875-1909), sur les mille neuf cents eunuques de la Cité Interdite, seize seulement étaient fonctionnaires du deuxième grade et cinquante-deux du troisième grade. Les autres constituaient la masse des obscurs et des sans grade que la misère avait poussés aux portes du palais. Car tous, même les plus grands, étaient devenus eunuques pour échapper à la misère. Xiao Anzi, Li Lianying, Cui Yugui, Zhang Lande, ces personnages tout-puissants qui régnaient en maîtres absolus sur la Cité Interdite, à l'époque où Yu Chunhe y servait l'impératrice Xiaoding, avaient été des miséreux. Le chef du palais de l'empereur Xianfeng (1851-1862), Xiao Anzi, grand favori de l'impératrice Cixi, fut

contraint par la famine à quitter sa région natale du Hebei, avec ses deux frères. Après des mois de vagabondage, ils arrivèrent en banlieue de Pékin, où ils vécurent de mendicité. Enfin, Xiao Anzi entra comme apprenti chez un cordonnier. Il n'y gagnait guère plus qu'à mendier, mais il espérait apprendre un métier ; seulement, le métier avait du mal à rentrer, et son patron songea à se séparer de lui. Acculé au désespoir, il se trancha le sexe avec une lame à découper les semelles, au risque d'y laisser sa vie, puis il alla déposer une demande au bureau chargé du recrutement des eunuques. Il devint l'un des plus puissants de la cour, entra en odeur de sainteté auprès de l'impératrice Cixi et ne garda de son passé que le sobriquet de *Cordonnier*.

D'autres allaient trouver eux-mêmes les castrateurs de la cour, tel Zhang Lande, le chef du palais de L'impératrice Longyu. Lui aussi était originaire du Hebei. Issu d'une famille de paysans pauvres, après la mort de son père, il tenta de gagner sa vie en ramassant du crottin sur les chemins, mais il fut bientôt réduit à la mendicité, jusqu'au jour où, meurtri par trop d'humiliations et de rebuffades, il préféra renoncer à sa virilité plutôt que de continuer cette vie de gueux.

D'autres étaient victimes de la rapacité de leurs parents, comme en témoigne Ma Deqing, l'un des derniers eunuques vivant encore dans les années soixante, dans le *Wanqing gongting shenghuo jianwen*. Fils de vendeur ambulancier, originaire des environs de Tianjin, il avait un lointain cousin, Li Yuting, que son père avait fait castrer et entrer au service de la cour des Qing. Depuis que son fils était eunuque, le père Li avait vu sa vie s'améliorer d'année en année ; au bout de dix ans, il était devenu propriétaire de deux hectares de terre et de plusieurs mulets. De là à donner des idées au père Ma...

C'était en 1906 ; j'avais neuf ans. Un jour, mon père m'a appelé et, naturellement, je suis venu. Mais là, il m'a empoigné, il m'a plaqué sur le lit et m'a ligoté. J'étais effrayé, d'autant que, saisissant un couteau, il me dit qu'il allait me couper ce qui sert à faire des enfants. Je suis incapable d'exprimer les souffrances que j'ai pu endurer. Plusieurs fois, je me suis évanoui au cours de l'opération. Soixante ans plus tard, j'ai encore de la peine à en parler ; c'est le souvenir le plus atroce de toute mon existence. J'ai connu les mauvais traitements, mais ce jour-là, je donnerais tout pour l'effacer de ma mémoire, tellement il me fait encore mal. Vous imaginez bien qu'à l'époque il n'y avait ni anesthésiant ni analgésique et encore moins d'hygiène. J'ai cru mourir d'un arrêt cardiaque. Après avoir coupé mes parties génitales, il a enfoncé dans ma chair vive un tube de bambou pour évacuer mes urines, car si la plaie s'était refermée sans qu'il ait posé une sonde, mon sang aurait été empoisonné.

Je suis resté une centaine de jours allongé, avec entre les cuisses un cataplasme de cire, d'huile de sésame et de poivre qu'il fallait changer régulièrement. Chaque fois qu'il arrachait le cataplasme collé aux chairs, c'était une souffrance intolérable. Je devais rester sur le dos, sans bouger ; je faisais pipi sous moi. Il avait mis une couche de terre sous mes fesses, qu'il changeait tous les jours. Je ne comprenais pas comment mon propre père avait pu commettre cette ignominie. Du haut de mes neuf ans, je ne voyais pas de quelle méchanceté je m'étais rendu coupable pour mériter tant de cruauté. Ma mère en a beaucoup souffert, mais elle n'avait nul droit à la parole...

Au bout de cent jours, la plaie étant cicatrisée, mon père chercha un moyen de me faire entrer dans la Cité Interdite, et j'attendis chez ma sœur aînée qu'il prît les

contacts nécessaires. Il ne dut point en trouver, car nous ne le revîmes jamais. Il avait détruit ma vie pour rien. Je vécus quelques années avec ma sœur et, quand j'eus treize ans, mon lointain cousin Li Yuting finit par me faire rentrer au palais. Je n'y restai guère de temps ; la république fut proclamée presque aussitôt.

Les castrateurs Bi le Cinquième et Liu-la-Fine-Lame

Les cas tels que celui de Xiao Anzi ou Ma Deqing étaient minoritaires ; la plupart des candidats à l'émas-culation allaient trouver les castrateurs officiels. Non seulement leur professionnalisme garantissait la réussite quasi totale des opérations – la mortalité était inférieure à un pour cent –, mais, surtout, ils détenaient le monopole de la délivrance des certificats de castration, sans lesquels nul ne pouvait se présenter au palais impérial.

Dans les dernières décennies de la période Tongzhi (1862-1875) et jusqu'en 1900, les deux castrateurs officiels de la cour étaient Bi le Cinquième, installé dans la rue Nanchang – où fut opéré Yu Chunhe – et Liu-la-Fine-Lame, installé dans la rue Fangzhuang, à côté de la porte de la Paix Terrestre. Chacun était fonctionnaire du septième grade et tenu de fournir quarante nouveaux eunuques à chaque saison, soit trois cent vingt jeunes garçons par an à eux deux.

Leurs premiers fournisseurs étaient les parents eux-mêmes, poussés par la faim à vendre leurs fils de sept, huit, dix ans, pour une poignée de monnaie tout juste bonne à les nourrir quelques mois.

Leur nombre ne suffisant pas à alimenter les besoins du palais, le manque était pallié par le trafic d'enfants. Un réseau d'aigrefins écumait Pékin et ses environs, enlevant les jeunes garçons ou les attirant chez

les castrateurs sous couvert de leur fournir un emploi. Le réseau de ces trafiquants de vies était généralement chapeauté par des eunuques, et bénéficiait de l'aval et de la protection des fonctionnaires du palais. Liu et Bi achetaient les jeunes victimes pour quelques taëls.

Les criminels représentaient aussi une petite partie des effectifs, car on leur donnait parfois à choisir entre la peine capitale et la castration, et, même diminués, ils préféraient encore rester en vie. Tous, qu'ils fussent vendus par leurs parents, piégés par les trafiquants ou criminels, étaient de pauvres gens, que Bi et Liu sélectionnaient sur leur apparence physique et leur intelligence. Lorsqu'ils étaient intéressés par un candidat, ils le châtraient chez eux, avec des moyens très rudimentaires : ils chauffaient une lame pour la désinfecter et tranchaient. Selon les témoignages recueillis dans le *Wanqing gongting shenghuo jianwen*, tous les garçons n'étaient pas émasculés en état d'inconscience, tel que le fut Yu Chunhe. Malgré tout le professionnalisme des castrateurs, l'intervention était très douloureuse et fort coûteuse. Pour se présenter au palais, le jeune eunuque devait se procurer un uniforme : une robe, un gilet, un bonnet, une paire de bottes. Les castrateurs faisaient l'avance des frais d'habillement, payaient le droit d'inscription, nourrissaient les convalescents pendant quelques mois après leur opération mais, en échange, les enfants présentés par leurs parents signaient une reconnaissance de dette d'une centaine de taëls, avec autorisation de prélèvement direct sur leur salaire. Ceux qui ne prenaient point de galon, c'est-à-dire la plupart, mettaient des années à les rembourser, d'autant que des intérêts annuels venaient s'ajouter à la somme de départ. En moyenne, il fallait dix ans pour honorer la dette. Par ailleurs, il était de bon ton de partager avec les castrateurs les cadeaux reçus à l'occasion des fêtes, pour

conserver leur estime ; chacun avait l'espoir qu'ils disent quelques paroles flatteuses sur son compte aux chefs des palais qui étaient leurs intimes.

Le cas des enfants enlevés par les trafiquants était encore plus odieux. Bi et Liu en devenaient les propriétaires exclusifs, et tout leur salaire, les primes, récompenses, cadeaux, leur étaient directement versés, jusqu'à la retraite. Dans cette perspective, ils préféraient acheter des enfants très jeunes plutôt que des adolescents, car un petit castrat de neuf ou dix ans devenait facilement le chouchou d'une impératrice ou d'une concubine et son salaire était augmenté d'autant. Certains enfants particulièrement charmants pouvaient, après quelques mois au palais, toucher un salaire équivalent à celui d'un petit chef de groupe, et les deux castrateurs, qui empochaient le tout, avaient vite compris l'avantage à tirer des jolis petits garçons.

Enfin, comme nous l'explique Yu Chunhe, ils gardaient précieusement les parties intimes de tous les castrés qui, quelques années plus tard, venaient les racheter afin de leur faire célébrer une cérémonie mortuaire et de s'assurer par là de renaître entiers. Liu et Bi étaient fort riches.

En 1900, lors de la révolte des Boxers et de la guerre contre les puissances étrangères, ils furent révoqués et personne ne prit leur place.

Grades et revenus

Selon le *Wanqing gongting shenghuo jianwen*, dans la période Shunzhi (1644-1662), les eunuques, tenus à l'écart des affaires du gouvernement par l'empereur Shizu, n'avaient pas accès aux grades de la fonction publique. Ce n'est qu'à la seizième année de la période

Kangxi (1662-1723) que six grands castrats furent nommés fonctionnaires par l'empereur Shengzu, quatre au cinquième grade et deux au sixième. C'est dire qu'ils étaient de petits fonctionnaires (la fonction publique comptait neuf grades). Avec la période Yongzheng (1723-1736), tous les chefs de résidence devinrent fonctionnaires et, selon l'importance de leurs responsabilités, ils pouvaient atteindre jusqu'au quatrième grade.

Sous le règne de l'empereur Dezong (1875-1908), ils eurent accès au troisième et au deuxième grade : ainsi Li Lianying, le grand chef du palais de l'impératrice Cixi, était-il fonctionnaire du deuxième grade. Il avait tant de pouvoirs et d'influence que les ministres le courtoisaient autant que sa maîtresse pour tenter d'obtenir ses faveurs.

Les revenus mensuels des eunuques de la Cité Interdite étaient de trois natures : taëls d'argent, riz et sapèques. A la période Qianlong (1736-1796), un eunuque au quatrième grade touchait huit taëls, huit boisseaux de riz, mille trois cents sapèques. Au cinquième grade : sept taëls, sept boisseaux de riz, mille deux cents sapèques. Au sixième grade : six taëls, six boisseaux de riz, mille cent sapèques. Au septième grade : cinq taëls, cinq boisseaux de riz, mille sapèques. Au huitième grade : quatre taëls, quatre boisseaux de riz, sept cents sapèques. Un eunuque sans grade touchait de deux à trois taëls, de deux à trois boisseaux de riz et six cents sapèques.

Les eunuques attachés à des résidences princières en dehors de la Cité Interdite étaient eux aussi fonctionnaires, mais leurs grades et leurs revenus étaient nettement plus médiocres que ceux de la Cité Interdite. Par exemple, le chef des eunuques du prince Qing Yikuang ne touchait que quatre taëls par mois. Quant à ceux qui servaient les princes de plus modeste condition, ils

étaient tout juste nourris et, comme leur maître ne leur fournissait point d'uniforme et qu'ils n'avaient pas les moyens de s'en acheter, ils étaient la plupart du temps mis comme des mendiants.

A l'intérieur de la Cité Interdite, en dehors de leur salaire fixe, les eunuques bénéficiaient de primes d'ancienneté, de récompenses pour services supplémentaires, et de primes spéciales offertes à l'occasion des grandes fêtes, des anniversaires des souverains, des mariages et des naissances ; ces primes consistaient généralement en sommes d'argent, mais aussi en rouleaux de soie, objets précieux, ou calligraphies, dans le cas d'événements importants tels que le mariage d'un empereur ou la naissance de son premier fils. Ces surplus rehaussaient nettement les salaires, d'autant qu'ils revenaient à époques régulières. Les grandes fêtes du calendrier étaient au nombre de trois : le Nouvel An, le *duanwu* au cinquième jour de la cinquième lune, et la fête du milieu de l'automne au quinzième jour de la huitième lune. A la période Xuantong (1909-1912), un chef de palais recevait à chacune de ces fêtes trois cents taëls d'argent et quatre rouleaux de soie de vingt mètres environ ; un simple eunuque recevait quarante taëls et un rouleau et demi de soie.

Pour les anniversaires des souverains (en règle générale l'empereur, son père, sa mère, son épouse, les veuves des précédents empereurs... ce qui faisait plusieurs anniversaires par an), un chef de palais recevait deux cents taëls d'argent et quatre rouleaux de soie ; un simple eunuque, vingt taëls d'argent et un rouleau et demi de soie.

Lors du mariage du dernier empereur, les chefs de palais du deuxième grade de la fonction publique reçurent deux cent cinquante taëls d'argent, et des cadeaux en or, jade, étoffes, fourrures pour une valeur de douze

mille six cent cinquante taëls. Les simples eunuques reçurent vingt taëls d'argent et des cadeaux pour une valeur de mille quatre cent vingt taëls. (Cf. *Wanqing gongting shenghuo jianwen*.)

Les eunuques étant nourris en fonction de leur grade, une somme mensuelle leur était allouée pour leur nourriture. Selon Yu Chunhe, Li Lianying recevait cent taëls, maître Diba, l'un des chefs en second de l'impératrice Xiaoding, en avait moitié moins et, selon l'eunuque Liu Ruoyu dans le *Zhuozhong zhi*, le plat le plus prisé par les castrats était les testicules de bœuf, d'âne ou de cheval.

Une journée au service de l'empereur

Les eunuques étaient si nombreux au palais (sous les Ming, ils étaient plusieurs milliers au service de quelques personnes) que la plupart du temps, ils n'avaient rien à faire, comme en témoignent Wei Ziqing Dai Shouchen, Liu Zijie et Sun Shangxian, les derniers eunuques à avoir servi l'empereur Guangxu (cf. *Wanqing gongting shenghuo jianwen*).

Les eunuques du palais étaient séparés en plusieurs groupes, pour assurer à tour de rôle le service continu de l'empereur : à l'aube, nous faisons notre toilette, puis le chef de notre groupe nous conduisait au palais Yangxin où vivait l'empereur. Il s'agenouillait devant lui, annonçait notre arrivée et, pour lui, le travail de la journée était terminé. A notre tour : nous entrons saluer l'empereur et, tant qu'il ne nous donnait point d'ordre précis, nous restions debout, à attendre. Après qu'il avait pris son petit déjeuner, nous le suivions en rang jusqu'à sa salle de lecture et, là encore,

on attendait debout à l'extérieur ou à l'intérieur qu'il eût fini de lire. Eventuellement, il réclamait du thé mais, la plupart du temps, nous n'avions strictement rien à faire. Nous quittions la salle de lecture vers onze heures, à l'heure du déjeuner. La cuisine impériale nous envoyait le repas de l'empereur dans des boîtes laquées. Nous disposions les trente ou quarante plats de son déjeuner sur deux grandes tables et, lorsqu'il disait : « Les couvercles ! » c'était le signal ; nous nous mettions en ligne, entre les dressoirs et la table de l'empereur et, un par un, nous nous passions les quarante bols, le dernier de la chaîne ayant pour tâche de soulever les couvercles. Il picorait çà et là dans quelques bols et nous restions debout tout le temps de son repas. Nos vêtements et nos mains devaient être impeccables pour toucher les bols contenant les aliments impériaux. Après le repas, un autre groupe venait prendre la relève, et nous rentrions dans nos quartiers. Nous ne travaillions qu'un jour sur deux, et une demi-journée chaque fois. Nous n'étions guère exténués.

Le groupe de l'après-midi accompagnait l'empereur en promenade. Lorsque nous en étions, notre travail consistait à le suivre en rang, et lorsqu'il voulait se reposer, à attendre devant sa porte. C'était notre seule activité, jusqu'au moment du dîner. Après le dîner, notre chef nous donnait l'ordre de verrouiller les portes et de veiller au feu. L'ordre était répété dans tout le palais, et tous les hommes devaient en sortir, ministres, courtisans, princes... Seul le médecin de service était autorisé à rester.

Un troisième groupe d'eunuques prenait alors le service de nuit. Certains devaient rester assis par terre dans la chambre de l'empereur, les autres étaient assis devant sa porte. Théoriquement, il était interdit de s'endormir, mais chacun faisait un petit somme. A

moins d'une grande catastrophe, il ne se passait jamais rien pendant la nuit.

L'empereur ne mangeait jamais avec sa femme, et ne couchait pas davantage avec elle. Elle venait le saluer tous les jours à heure fixe, sur un mode fort protocolaire. De notre côté, après notre travail, nous allions voir l'impératrice ou telle concubine selon que l'empereur l'ordonnait, pour leur exprimer, toujours par les mêmes formules stéréotypées, que l'empereur avait bien déjeuné, bien dîné ou bien dormi. Elles ne semblaient jamais très intéressées. Leurs relations étaient purement conventionnelles, hypocrites, dénuées de sentiments véritables, et ce qui valait pour les époux valait aussi pour les parents et leurs enfants. Ils étaient des étrangers les uns pour les autres.

Tel était notre travail au service de l'empereur. Le reste du temps, nous servions les chefs du palais mais, là encore, nous n'avions pas grand-chose à faire. La vie était ennuyeuse. Quelquefois nous demandions l'autorisation de sortir de la Cité pour quelques heures mais, dans Pékin, il n'y avait guère d'endroit où nous pouvions nous amuser. Lorsque nous avions l'autorisation de sortir, nous devons montrer notre plaque d'identité à la porte. Ce fut longtemps une plaque de bois gravée puis, après l'avènement de la République, nous reçûmes une carte d'identité avec notre photo.

Si nos activités à la cour n'étaient guère fatigantes, elles n'en étaient pas aisées pour autant. Nous étions toujours attentifs à ne point déplaire à Sa Majesté. Pour prendre un exemple, le peigner et tresser sa natte était un travail des plus délicats. Il n'aimait point qu'on le peignât, aussi fallait-il faire vite, mais sans lui tirer les cheveux. Le coiffage devait lui être agréable. Il était un être précieux, différent du commun des mortels, et rien ne devait l'incommoder. Toute erreur était fatale, car,

Yu Chunhe, eunuque au palais de l'impératrice Xiaoding, l'épouse de l'empereur Guangxu de la dynastie des Qing, nous livre ce témoignage exceptionnel sur la vie quotidienne des castrats et sur celle de leurs maîtres. Entré dans la Cité Interdite en 1898, à l'âge de dix-sept ans, il y passera dix-huit années terribles, marquées par la guerre contre les étrangers, l'exil de la cour à Xian, le traité de paix, la révolution, l'avènement de la république et la chute de l'empire.

Ses mémoires, riches en intrigues et portraits acerbes des familiers de la cour, nous en apprennent plus qu'un livre d'histoire officielle. Description édifiante des mœurs d'une époque, de sa décadence et de sa corruption, les *Mémoires d'un eunuque dans la Cité Interdite* constituent un document historique unique, mais sont avant tout le récit émouvant du destin tragique d'un adolescent vendu aux trafiquants d'enfants de Pékin qui fournissaient le palais impérial en eunuques.

Yu Chunhe révèle ce qui a souvent été occulté sur la vie privée de ces innocents, châtrés de force pour être ensuite emprisonnés entre les murs de la Cité Interdite où ils étaient traités en esclaves, insultés, battus, tués selon le caprice de leurs maîtres.

Le récit de l'une de ces vies meurtries fut enregistré par Dan Shi, historien spécialiste de la dynastie des Qing, qui décida de le publier sous la forme d'un roman.

8 €

harmonia mundi
— diffusion livres —

PICQUIER & PROTIERE

www.editions-picquier.fr



Picquier poche

Extrait de la publication

9 782877 302388